

PROLOGUE

De Mondragon à Montauban, 1216-1236.

Le château de Mondragon dressait ses murailles menaçantes au-dessus des eaux boueuses, sur la rive gauche du Rhône. Il avait mauvaise réputation, tout comme son maître. De l'autre côté du fleuve, une tour féodale fermait le verrou sur les voyageurs, marchands ou pèlerins, qui devaient acquitter la taxe du passage avant de poursuivre leur chemin. Le seigneur ne plaisantait pas avec ses droits et nul ne pouvait franchir l'onde sans payer son écot.

Une vieille légende planait sur son origine, qui n'était pas pour rien dans la noire renommée du lieu. Dragomir, premier baron du fief, avait combattu la féroce tarasque qui terrorisait la région et noyait les marins. Les deux adversaires étant de forces égales, il n'y eut ni vainqueur ni vaincu. Le dragon, pourtant, avait accepté la défaite, mais posé ses conditions : avant de mourir, le lendemain de ses noces, il voulait épouser la blonde Ethelwed, la fille de Dragomir. La bête avait tenu sa promesse, et un fils était venu à naître de cette union, parfaitement homme en apparence. Sa mère l'avait nommé Dragonnet, prénom que porteraient désormais tous les premiers nés de la dynastie. Voué à la guerre, il s'était illustré en Espagne, aux côtés de Charlemagne. Selon la chronique, Dragonnet, sans aucun secours, avait mis les Maures en déroute, en chargeant seul, revêtu de son armure noire dont le cimier s'ornait d'un monstre terrifiant, sur son grand cheval noir. Depuis ce jour, les héritiers mâles s'habillaient de même pour aller

au combat. Ils semblaient n'être qu'un seul et immortel guerrier. Ils étaient les fils du Dragon.

Devenue la famille la plus puissante au nord d'Avignon, les Mondragon régnaient sur Vaison-la-Romaine, Bollène et Saint-Paul-Trois-Châteaux, avec des possessions acquises par mariage, à Montauban et dans l'Albigeois. Convertis au catharisme, ils n'avaient pas hésité à choisir leur camp, en 1209, lorsque la croisade des gens du Nord s'en était venue piller les terres du Sud.

Avant cette invasion, Dragonnet le Preux exerçait un pouvoir sans partage sur sa province. Lourd, massif, noir de poil, il faisait penser à un taureau furieux, ou à un sanglier hirsute et bougon. Sa force herculéenne le faisait redouter de tous. Il était l'un des plus anciens alliés du comte de Toulouse, et appartenait à l'une des plus vieilles familles nobles du royaume. En 1209, l'immense armée croisée avait défilé sous ses murailles, sans oser l'attaquer. Elle voulait au plus vite s'emparer des possessions du vicomte Trencavel, à Carcassonne, et assiéger Toulouse. L'hérésie n'était qu'un prétexte dans cette guerre de civilisations. La majorité des sujets toulousains était restée fidèle à la foi romaine. Il s'agissait, pour l'Église, de faire taire ce vent de liberté et de tolérance qui pouvait se répandre dangereusement. Sur les terres des comtes, chrétiens dualistes ou non, Juifs et musulmans vivaient en bonne entente. Pour les barons du Nord, c'était une affaire de rapine. Les riches fiefs du Sud avaient été mis en proie.

Sept ans plus tard, Simon de Montfort, le cruel chef des croisés, était parvenu à ses fins. Il avait conquis un domaine immense, qui tutoyait l'Espagne et l'Italie, et régnait sur la ville rose. Quand la révolte avait éclaté de toutes parts, Dragonnet le Preux s'était mis en marche.

— Il nous faut porter secours au comte véritable, et non à cet imposteur de Français, affirma-t-il.

Raymond le Jeune, fils de son suzerain, avait réuni ses affidés, tant catholiques que cathares, unis par une haine envers l'occupant, dans la salle seigneuriale du château de Mondragon.

— Nous avons enfermé Lambert de Thury, et toute son armée, dans Beaucaire, déclara le jeune comte. Simon de Montfort et son frère Guy tentent en vain de desserrer l'étau. Les vivres commencent à manquer et le désespoir gagne leur camp.

Les forces occitanes s'étaient rassemblées sur leurs arrières, dans un claquement de bannières que le mistral agitait. Toute sa science guerrière fut inutile au chef croisé. Lorsqu'un groupe de cavaliers, mené par un géant monté sur un grand cheval noir, revêtu d'une armure noire, chargea furieusement, il ne put empêcher ses troupes de se débander. Montfort distinguait parfaitement le cimier de son casque : un dragon qui semblait voler au-dessus du champ de bataille. Une fois la victoire établie, Dragonnet fit exécuter les prisonniers. Un noble seigneur fut même pendu aux branches d'un olivier en fleurs, afin d'inspirer les poètes. Un mois plus tard, Beaucaire rendait les armes.

Malgré sa promesse de laisser la Provence en paix, Simon revint l'année suivante, bien décidé à venger l'humiliation. Son armée remonta le Rhône en bateau. La tour de garde de Mondragon fut détruite, mais la forteresse résista.

— Ils font trembler mes murailles, grommela Dragonnet, mais sans les abattre.

Les troupes contournèrent une nouvelle fois l'obstacle imprenable et poursuivirent leur marche en avant, jusqu'au donjon de Crest dont elles s'emparèrent après une bataille navale à Viviers.

— Le piège a bien fonctionné, déclara Dragonnet quand il apprit que Toulouse, en l'absence de Montfort,

s'était révolté, massacrant la garnison française au cri de « Libérons le bonheur ».

Raymond VI avait fait une entrée triomphale dans la ville et les chevaliers occitans accouraient de toutes parts.

— Il est temps pour nous de quitter la Provence pour gagner notre fief de Grandval, près de Montauban, dit Dragonnet. Nous serons d'un meilleur secours pour notre maître.

Simon n'avait pas tardé à encercler Toulouse ; le Grand Siège commençait. Il dura plus d'une année. À maintes reprises, on put voir l'armure noire du Dragon charger sur les arrières des Français. Le Provençal ouvrit même la route à Raymond le Jeune, quand il vint rejoindre les siens. La mort de Montfort, sous les murailles toulousaines, en l'an 1218, mit fin au combat. Les Occitans pouvaient croire au bonheur retrouvé. Mondragon choisit de s'établir dans son hôtel de Montauban où la vie était agréable.

Raymond VII avait succédé à son père à la tête du comté. Les troubadours reprirent leurs chansons, et les dames, leur liberté. Chacun pouvait à nouveau gagner le ciel par le chemin de son choix. Mondragon se méfiait, à juste titre, de cette sécurité artificielle.

Sentant venir le naufrage de la vieillesse, il avait laissé la garde de son nom et de ses biens à son fils, que l'on nommait Dragonnet de Montauban. Il lui avait fait donner une éducation de parfait chevalier occitan, dans les valeurs de l'amour courtois.

— Nul ne doit t'égaler en droiture. Ta renommée doit être sans tache. Tes dons naturels sont la sagesse, la générosité et un cœur impérial. Tu diriges Paratge et Vaillance, pour restaurer Justice et supprimer Douleur. L'Amour te guide pour atteindre la Joie.

La paix n'avait pas duré bien longtemps. Amaury de Montfort, fils de Simon, entraînant le dauphin de

France, avait lancé une deuxième croisade qui commença par le sac de Marmande.

Dragonnet le Jeune, qui portait désormais l'armure noire, avait eu le privilège de mener la charge à Baziège. Le cimier en forme de dragon flottait dans les airs. L'épouvante envahit le camp des fantassins français, écrasés par la masse des chevaux alourdis de leurs cavaliers de fer. La plupart furent abattus alors qu'ils couraient, en déroute. Un ouragan de mort hurlait au milieu d'eux et fracassait les crânes. Dragonnet, à peine âgé de vingt ans, perçait de sa lance et distribuait des coups de son épée au fil bien aiguisé. Les lames d'acier faisaient résonner les heaumes. Tous frappaient vaillamment, et tranchaient et trouaient et fendaient. Amaury de Montfort et les siens finirent par céder et tournèrent bride. Les pieds, les poings, les bras tombaient, privés de corps, dans la sombre poussière, parmi le sang vermeil et les cervelles pâles.

— La victoire est à nous, déclara Dragonnet au comte Raymond VII.

Ils contemplèrent le champ de bataille où gisaient tant de guerriers que rouge était la plaine, et rouge le rivage.

Une nouvelle fois, ils crurent le succès assuré. Cinq ans plus tard, en 1224, le dauphin étant monté sur le trône de France sous le nom de Louis VIII, il lança une troisième croisade, royale celle-là. Les habitants d'Avignon furent massacrés et le vieux donjon des Mondragon, qui n'était plus tenu que par des mercenaires, tomba enfin et fut ruiné.

Dragonnet le Jeune se battit comme un lion aux côtés du vicomte Trencavel et du comte de Foix. Mais la partie était perdue. Le souverain français pratiquait la politique de la terre brûlée, affamant les populations. Partout le Languedoc cédait du terrain. Même la maladie qui l'emporta, à Montpensier, le 8 novembre 1226, n'arrêta pas l'offensive.

— Le roi est mort, fils de chien ! hurla le comte de Foix en apprenant la nouvelle.

— Son fils, Louis IX, n'a que douze ans et ne peut encore régner. Le royaume tombe en quenouille, se réjouit Raymond VII.

— Craignez la main ferme de la régente, Blanche de Castille, avertit Mondragon le Vieux, dont les conseils étaient encore écoutés. La religion cathare proclame l'égalité des hommes et des femmes. Nous savons la dureté qu'elles peuvent montrer en politique.

Les derniers combats ne furent que des révoltes inutiles. Chacun finit par retourner dans son château et s'enferma derrière ses murailles. Dragonnet regagna sa forteresse de Grandval, près d'Albi, où sa famille s'était mise à l'abri, juste à temps pour recueillir les derniers soupirs de son père. Dragonnet le Preux rendit son âme à Dieu, revêtu du consolament des mourants, en l'an 1236. Créée cinq ans plus tôt, la redoutable Inquisition, chargée d'achever le travail des croisades et d'éradiquer la religion des Bons Chrétiens, ravageait le comté de Toulouse.

— Il n'y a plus de salut que dans l'exil, murmura Dragonnet le Jeune.

Toulouse, le 20 mai 2005.

La salle capitulaire du couvent des Jacobins avait fait le plein pour écouter le conférencier. La plupart des participants étaient des spécialistes, historiens, médiévistes, linguistes, originaires de la grande région toulousaine. Mais on comptait aussi bon nombre de militants de la cause occitane, réunis sous les cintres de l'antique bâtiment érigé, au début du XIV^e siècle, grâce à la générosité d'Arnaud Vilar, un riche donateur qui avait financé les travaux, sans doute dans l'espoir d'une récompense au paradis. Les deux grandes baies qui encadraient la porte arrosaient de lumière la pièce médiévale où l'on avait installé quelques centaines de chaises. L'assistance avait pris place sous les chapiteaux historiés des symboles des quatre évangélistes : le lion, le taureau, l'aigle et l'homme. L'agneau du Christ celait la clé de voûte.

Le sujet fait toujours recette, songea Pierre Cavaignac en s'avançant vers la petite estrade. Une seule marche le surélevait par rapport à la foule.

« Le catharisme et ses légendes », tel était le thème de son propos. En terre toulousaine, c'était un gage de succès. Il allait leur en donner pour leur argent. Ce n'était pas sans risque. Il savait qu'il allait s'attirer les foudres des régionalistes les plus déterminés, pour qui toute l'Occitanie des comtes de Toulouse s'était convertie à la religion dualiste, de ceux qui croyaient fermement que la civilisation des albigeois était absolument non-violente – les actes barbares que narraient les chroniqueurs ne pouvaient être que des inventions des

papistes. Plus encore, il allait encourir la haine des ésotéristes pour qui les Bons Chrétiens détenaient des secrets immortels. Ils les cherchaient encore dans les ruines de Montségur et les ruelles de Rennes-le-Château : Saint Graal, Fontaine de Jouvence, christianisme véritable et contacts avec l'au-delà. Sans compter les chercheurs de trésors matériels (les « poêles à frire » allaient bon train pour exhumer les métaux de la région). Lui-même ne négligeait pas cet aspect des choses, mais il n'y attachait qu'une valeur symbolique et historique. Son métier d'archéologue l'obligeait à un rationalisme fervent.

— Bon courage, lui glissa Marjolaine Karadec, sa compagne, quand il passa devant elle.

Assise au premier rang, elle avait revêtu une petite robe noire qui lui allait à merveille. Il la trouva délicieuse, avec son carré de cheveux noirs qui tombaient au ras des épaules, et ses grands yeux bleus en amande. Il lui répondit d'un sourire. Avant de gagner la salle capitulaire, ils avaient consacré quelques minutes à la visite de l'église à la haute palmeraie de pierres. Bien que sympathisants de la religion dualiste, les comtes de Toulouse l'avaient élevée, en 1230, pour qu'elle devienne le siège de l'ordre des Dominicains, en même temps qu'ils créaient l'université. Toulouse était ainsi, partagé et violent. La tolérante capitale des comtes de Saint-Gilles, qui abritait aussi bien les albigeois, les Juifs et les musulmans que les catholiques, était devenue la ville de l'Inquisition, suite à la victoire des croisés. Marjolaine lui avait pris la main, comme ils pénétraient dans le grand vaisseau de briques rouges et blanches, aux allures de mosquée hispano-mauresque.

— Tu te souviens... Il y a quatre ans !

Elle n'avait pas besoin d'en dire plus, et ils avaient frémi dans un même mouvement à l'évocation des terribles événements qu'ils avaient vécus en ce lieu, en septembre 2001¹.

1. Voir *Le Testament noir*, City éditions, 2016.

Pendant une heure, devant un public attentif et passionné, Pierre rappela les principaux épisodes de l'histoire des cathares, croisa les informations, évoqua les sources en précisant les limites de leur fiabilité. Il mit en valeur les principes de la grande culture toulousaine – on ne la nommait « occitane » que depuis l'époque moderne. Un véritable art de vivre, avec ses propres valeurs de tolérance et de concorde, sa philosophie du *fin' amor* où l'individu s'épanouissait dans l'esprit de chevalerie. Le culte des Bons Chrétiens n'était qu'un élément parmi d'autres de cette civilisation qui avait inspiré le *quattrocento*, la première Renaissance italienne. Avec sa doctrine de réincarnation qui faisait voyager l'âme d'un homme dans le corps d'une femme, et celle d'un noble dans l'enveloppe d'un gueux, le catharisme avait contribué à établir un principe d'égalité entre les individus. Dans la religion dualiste, la femme était prêtre à l'égal de l'homme, et tous étaient des fervents lecteurs de la Bible. Pierre fit rire l'assistance en rappelant la controverse de Pamiers, en 1207, où le bon saint Dominique (ou Étienne de la Miséricorde, son disciple, selon les sources), exaspéré de se voir contré par Esclarmonde de Foix, la grande diaconesse cathare, lui avait lancé : « Madame, retournez filer votre quenouille ! Cela sied mieux à votre sexe. »

Le principal mystère du catharisme résidait dans son origine. Comment une religion chrétienne gnostique parfaitement identifiée au II^e siècle à Alexandrie, sous la plume de Basilide et Valentin, s'était-elle retrouvée dans le midi de la France huit siècles plus tard ? Certes, la relation avec les Bogomiles de Turquie et de Roumanie était établie. La visite à Saint-Félix-Lauragais, en 1167, du pape Nicéas, venu instaurer les quatre évêchés dualistes du comté de Toulouse, faisait foi. Mais les experts se disputaient encore : s'agissait-il d'une transmission en

provenance du Proche-Orient, ou bien d'une récréation locale, à partir d'une interprétation de la Bible et d'un mélange créatif des différents monothéismes ? Était-il le produit d'une élite intellectuelle ou un désir populaire de justice ? Le rejet des abus de l'Église, de sa vénalité, de son éloignement du message des Évangiles en était-il la cause ?

— Les premières apparitions certaines dans le Sud-Ouest sont signalées dans les *Chroniques* d'Adhémar de Chabannes, un moine d'Angoulême, en 1018. Douze ans plus tard, la lettre que le moine périgourdin Héribert adresse à toute la chrétienté écarte les doutes. Ces gens que l'on nomme « manichéens » n'ont rien à voir avec la Perse. Il s'agit bien de cathares. Tout commence en 1020, par un bûcher à Toulouse et un autre à Orléans. Tout finira de même.

Les applaudissements nourris couvrirent ses dernières paroles, ce qui n'empêcha pas le débat d'être vif. On ne remettait pas en cause les légendes inscrites dans le cœur des populations sans susciter des réactions. La dernière question vint du haut de la salle. Pierre avait bien remarqué, au début de sa causerie, ce vieil homme assis dans un fauteuil roulant, qui le regardait fixement, comme si les paroles suivaient le chemin de la vision. Il était encadré par une femme élégante, un peu plus jeune, et une autre, grande et blonde, qui prenait soin de lui avec des gestes professionnels. S'emparant du micro qu'on lui avait porté, il déclara d'une voix faible mais claire :

— Que sont devenus les derniers membres de la religion des Bons Chrétiens ? Je veux parler de ceux qui ont franchi les Pyrénées et ne sont jamais revenus.

Pierre prit une profonde inspiration avant de répondre. C'était l'objet de ses recherches actuelles et il ne tenait pas trop à en dévoiler le contenu. Beaucoup d'énigmes se dres-

saient encore devant lui. Il noya le poisson, parla des Patarins italiens qui avaient accueilli leurs homologues occitans, et fini brûlés dans les arènes de Vérone et massacrés à Sirmione, le Montségur transalpin, en 1278. Il évoqua les derniers cathares connus qui vécurent en Bosnie, jusqu'au ^{xviii}^e siècle, sous la protection des musulmans. Il cita la prophétie de Bélibaste, le dernier Parfait d'Occitanie, qui monta sur le bûcher en 1321, à Villerouge-Terménès, dans l'Aude. Puis il finit par admettre son ignorance.

— Ceux qui sont passés en Espagne, pourtant très proche de Toulouse, ne se sont pas durablement implantés. On a totalement perdu leur trace.

Tandis que la foule quittait la salle, dans un grand bruit de discussion, Pierre, qui avait rejoint sa compagne, vit s'avancer son dernier interlocuteur, poussé dans son fauteuil.

— Je me nomme Odet de Saint-Preux, déclara-t-il. Voici mon épouse, Roxane, et ma dévouée infirmière Bérangère. Je suis désolé de ne pas pouvoir me lever pour vous féliciter.

— Votre dernière question était fort pertinente, répondit l'archéologue. Je regrette de n'avoir pu mieux vous répondre. Je travaille ardemment sur ce sujet depuis des années, sans grande réussite, je dois l'avouer.

— C'est la quête de toute ma vie, dit le vieil aristocrate avec un sourire triste. Venez donc me voir à Arques. Je réside dans le village même où Déodat Roché, le grand catharisant, a vécu. Nous échangerons nos connaissances.

Ils se séparèrent en prenant rendez-vous pour les jours suivants.